



# Portraits

## Angela Cristea



### Chargée de communication

L'Union européenne vue de Bucarest

Note de 2006

L'Union européenne accueillera le 1er janvier 2007 la Roumanie et la Bulgarie dans le cadre de son élargissement. L'adhésion de la Roumanie, qui avait présenté sa candidature en 1995, était soumise depuis février 2000 à l'application de normes et de législations communautaires. Si des progrès notables ont été réalisés, l'Union se réserve toutefois des "clauses de sauvegarde" portant sur la justice et les affaires intérieures, le marché intérieur et les échanges commerciaux. Ces clauses lui permettent de ne pas reconnaître la réglementation d'un nouvel état membre, sur une période de trois années à partir de son adhésion, si les évolutions ne sont pas jugées suffisantes dans l'un ou l'autre de ces trois secteurs.

Trois domaines montrent encore des défaillances au regard des nouvelles réglementations : la lutte contre la corruption, la gestion des aides régionales et la sécurité alimentaire.

Le PIB par habitant de la Roumanie s'élève à 7000 euros, son taux de croissance est de 8,3% et son taux de chômage atteint 6,8 % (sources 2004)

\*\*\*\*\*

De tous les citoyens des treize pays candidats, les Roumains sont ceux qui soutiennent le plus l'adhésion à l'Union européenne. Les chiffres du dernier eurobaromètre sont clairs : 80% des Roumains soutiennent cette adhésion, 85% voteraient en sa faveur en cas de référendum, 74% font confiance à l'Union européenne et 40% en ont une bonne image. Petite ombre à ce joli tableau : un Roumain sur trois seulement se considère bien informé sur cette adhésion et ce qu'elle représente. Mais ceci n'entame en rien l'optimisme d'Angela Cristea, responsable du bureau de presse et d'information de l'Union Européenne, installé à Bucarest depuis neuf ans. " C'est sûr qu'il faudrait peut-être ouvrir un autre bureau dans le pays. Mais quand on voit que chaque jour, alors que nous ne sommes ouverts que cinq heures, ce sont entre 50 et 60 personnes de la rue qui poussent notre porte et viennent chercher de l'information, on est plutôt contents ". Le souci majeur d'Angela et de ses collègues, en dehors des réponses d'usage aux questions générales, c'est bel et bien de convaincre chaque Roumain que cette adhésion à l'Union européenne dépend aussi des comportements individuels : " si la population est très enthousiaste envers ce projet, elle est aussi très ignorante de ce qu'il faut faire pour réussir l'intégration. Les Roumains ont besoin d'une véritable éducation économique. Par exemple, on leur a toujours dit, en particulier sous le régime de Ceaucescu, que l'argent public n'était à personne. Il faut leur expliquer que c'est à eux, et qu'il ont leur mot à dire là-dessus, sinon ils ne pourront jamais accepter les mesures économiques urgentes liées à l'intégration ". Difficile en effet de comprendre et d'accepter que les entreprises publiques non rentables devront sans doute être fermées. D'autant plus quand de ces entreprises dépend la vie de toute une ville et de ses habitants. " Les Roumains doivent aussi dans leur vie quotidienne trouver un comportement en relation avec l'aspiration de la communauté européenne. Ils doivent apprendre à être solidaires, à faire jouer la concurrence. Ce qui n'a rien d'évident eu égard à l'histoire politique de notre pays ", ajoute Angela Cristea. Il n'empêche. Même si l'Europe est encore trop souvent vécue comme un Père Noël apportant le bien-être à tous, comme le dénonçait récemment le ministre roumain des Informations publiques, c'est toute une population qui fait aujourd'hui le pari de l'adhésion, quelle que soit la date à laquelle celle-ci pourra intervenir. Un pari pour lequel travaille lucidement le bureau

d'information de l'Union européenne : “ l'enthousiasme est énorme aujourd'hui mais il devra forcément baisser au fur et mesure de l'avancée des travaux. Sinon, cela signifiera qu'il n'y aura pas eu de véritable débat démocratique “.

## Carmen et Ileana



### Etudiantes

Leurs passions françaises : Yourcenar et Nothomb

« Au lendemain de la révolution de 1989, la France s'est réveillée étonnée, voire émerveillée de constater que la Roumanie parlait le français », pouvait-on lire dans les colonnes du quotidien francophone Bucarest Matin, au moment où s'ouvrait dans la capitale roumaine, comme ailleurs dans le monde, la Semaine de la Francophonie. Plus de dix ans après cette découverte, l'émerveillement reste intact. Avec environ 50% de ses élèves qui apprennent le français à l'école, quelque 52 lycées bilingues et pas moins de 12 filières francophones dans ses universités, la Roumanie reste en effet le pays le plus francophone de la région. Carmen Tuta et Ileana Dascalu font partie de ces deux millions d'élèves roumains qui apprennent le français en première ou deuxième langue. L'une habite Craiova - petite ville située à l'ouest de la capitale -, l'autre Pitesti, plus au nord. Toutes deux se sont retrouvées à Bucarest, avec les neuf finalistes du concours « Allons en France », organisé par l'ambassade de France. Ayant brillamment passé l'épreuve de la dictée, ces candidats avaient pour mission de plancher sur la présentation d'une personnalité francophone de leur choix, mais connue, de la deuxième moitié du XXème siècle. Carmen et Ileana ont toutes les deux séduit le jury qui les a déclarées premières ex-aequo de cette épreuve, leur permettant ainsi de partir cet été à la découverte du festival d'Avignon. Carmen avait choisi de présenter Marguerite Yourcenar, Ileana avait, elle, opté pour Amélie Nothomb. Deux écrivains, deux femmes, deux générations, qui au cours de leurs lectures sont devenues de véritables passions pour les jeunes filles. « Mon professeur de français voulait que je travaille sur Jean-Claude Brial, raconte Ileana. Mais j'aime beaucoup Amélie Nothomb, son style, ce qu'elle ose dire. Et l'important pour moi, c'était de découvrir et d'expliquer au jury pourquoi cette personnalité m'intéressait ». Pour Carmen, Marguerite Yourcenar s'est imposée comme une évidence, comme elle l'écrit dans son introduction : « La porte vers la connaissance d'une œuvre et d'une personnalité singulière m'a été ouverte par le hasard. L'une de mes collègues lisait à l'école, pendant la récréation et même pendant les classes, en cachette, un livre qu'elle trouvait fascinant. Curieuse, je l'ai ouvert moi aussi et je me suis mise à lire quelques lignes : c'était la version roumaine des Nouvelles orientales... Après, ce fut la soif à apaiser... » Carmen et Ileana sont loin de leurs aïeules, qui, il y a bien longtemps déjà, parlaient le français « parce qu'on trouvait que c'était chic et poli dans les bonnes familles ». Elles ne savent pas encore si cette langue, qu'elles apprennent depuis une dizaine d'années à l'école, les mènera vers un avenir professionnel francophone. Elles n'ont qu'un objectif, continuer d'étancher leur soif en plongeant dans les livres, et un seul conseil : « allez-y voir vous même » !

### Note de 2006

Plus de 44% des élèves des établissements scolaires et universitaires (soit 1,8 million d'apprenants) ont choisi le français comme langue étrangère. Un chiffre en légère hausse après une période de décroissance amorcée en 2001.

L'anglais reste la première langue étrangère (50 %, soit plus de 2 millions d'apprenants).

Il y a en Roumanie 80 lycées bilingues à section francophone, 26 filières universitaires francophones et environ 14 000 enseignants de français.

Le pays compte 18% de francophones.

## Gabriel Sirbu



### Cinéaste

Cherche scénario... sans désespérer

« La majorité des films roumains réalisés après 1989 ont un thème unique, quelque chose qui chez nous est devenu un véritable concept national auquel tout le monde se réfère, à propos de tout et de n'importe quoi. C'est notre fameuse « période de transition ». Moi, j'ai envie de raconter autre chose » ! Gabriel Sirbu a une trentaine d'années. Né en Roumanie, il a vécu six ans en Israël et parle quatre langues, dont le français. Il y a deux ans, il a quitté l'Université nationale d'arts du cinéma et du théâtre de Bucarest, son diplôme en poche et son dernier court-métrage en 35 mm. Intitulé "Invitatia la masa", ce treize minutes a été présenté à New-York, Montréal, Houston, où il vient de recevoir un prix, mais aussi à Clermont-Ferrand, en France, où il a été sélectionné au festival international du court-métrage. Et si Gabriel en est fier, à juste titre, il aimerait aussi pouvoir tourner la page. « C'est très difficile ici pour les jeunes réalisateurs comme moi de passer réellement à la réalisation. Nous avons besoin de scénarios. Mais nous ne sommes pas les premiers auxquels les scénaristes pensent à proposer leur travail ». Il faut dire aussi que le marché national du film commence tout juste à trouver sa place. Si le nombre d'entrées a augmenté de 15% entre 2000 et 2001, les productions purement roumaines restent encore trop rares. Et les quelques exceptions, tels les films de Cristi Puiu et Sinisa Dragin – l'un sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, l'autre primé au Festival international du film du Caire -, ne font que confirmer la règle, au grand regret de Gabriel Sirbu. « Nous avons quelques grands et jeunes réalisateurs ici, dont nous attendons tous les longs-métrages avec impatience. Mais ils sont peu connus hors de Roumanie, mis à part Lucian Pintilie (son prochain film, L'après-midi d'un tortionnaire, présenté au festival de Venise, vient de sortir en France). J'espère vraiment qu'ils seront plus nombreux un jour ». En attendant ce jour, Gabriel Sirbu attend le sien, patiemment mais tout aussi ardemment.

## Les enfants de Parada



### Des rires dans la rue

La fondation Parada est née en 1996 à Bucarest, sous l'impulsion du clown français Miloud Oukili, très choqué des reportages diffusés alors sur les écrans de télévision du monde entier et dénonçant l'errance de ceux qu'on appelait « les enfants des rues de Bucarest ».

Depuis, les choses se sont mises à bouger. Le petit appartement des débuts qui faisait à la fois office de bureau, remise à matériel et chambre à coucher s'est transformé en une vraie maison, dont la fondation est propriétaire. Les quelques bénévoles de l'époque ont laissé la place à une équipe de 36 salariés et 18 collaborateurs extérieurs avec des compétences pluridisciplinaires allant du responsable juridique à l'éducateur, en passant par l'assistante sociale et le médecin. Quant aux enfants pour lesquels Parada a vu le jour, ils sont de plus en plus nombreux à fréquenter les ateliers du centre de jour, ou loger avec d'autres dans l'un des cinq appartements sociaux gérés par la fondation. « Tout notre travail consiste d'abord à évaluer les besoins de chaque enfant que nous rencontrons », explique Gabriel Mihai, l'un des responsables. « Nous avons une équipe de nuit qui sillonne les rues de la ville à bord d'un bus, « Caravana », et qui gère les urgences sociales et médicales. Ce n'est qu'après plusieurs rencontres avec les enfants que nous pouvons leur proposer un projet individuel ». Aujourd'hui ce sont près de cinq cents enfants qui seraient concernés : « les statistiques en la matière sont difficiles à tenir, certains gamins sont suivis par plusieurs associations et comptabilisés plusieurs fois », explique Gabriel. Parada vient par ailleurs de signer un plan d'action sur quatre ans avec le gouvernement roumain, ce qui devrait permettre à davantage d'enfants de profiter des activités de la fondation. « Nous avons environ 120 enfants qui ont été accueillis au centre de jour d'un point de vue socio-juridique et 90 sont venus suivre une activité artistique (chiffres 2003) ». C'est en effet l'une des spécificités de Parada qui souhaite « utiliser l'Art du cirque comme soutien éducatif et moteur de réintégration » (\*). Chaque année, de nombreux enfants partent ainsi sur les routes, invités à des festivals où ils proposent leurs spectacles, à base de jonglage, acrobatie, clownerie... « C'est un moyen de les encourager, précise Gabriel, une sorte de récompense. Notre idée n'est pas de les transformer en artistes de cirque ». Ils ne sont d'ailleurs pas tous concernés par cette activité. Le centre de jour propose aussi de l'alphabétisation, travaille à la réintégration scolaire – l'une des jeunes filles suivies par Parada est aujourd'hui inscrite à l'université -, et, quand c'est possible, essaie de renouer des liens avec les familles. Résultante dramatique de la politique de natalité imposée par Ceausescu et de la situation économique catastrophique qui a suivi la révolution de 1989, les enfants des rues de Bucarest sortent peu à peu de l'ombre. La stratégie d'accompagnement des associations mise en place aujourd'hui par le gouvernement roumain est un signe nouveau et fort, une volonté d'assumer une situation jusque là honteuse. Elle devrait permettre à Parada de travailler à de nouveaux projets pour que « les enfants des rues de Bucarest » deviennent simplement des enfants.

La fondation Parada en France :  
[parada.france.free.fr/](http://parada.france.free.fr/)

#### APEL

Centre d'accueil et d'accompagnement professionnel, le service APEL s'adresse à toutes les personnes de 15 à 29 ans, en risque de marginalisation et souhaitant intégrer ou réintégrer le monde du travail. En 2004, 600 personnes environ ont pu profiter de ses services.

[www.apel.ngo.ro](http://www.apel.ngo.ro)

## Anna, Alex, Dana ...



### Lycéens

Robin des Bois on the rock

Ils sont jeunes – 17 ans en moyenne – et comme des milliers d'autres partout dans le monde, ils sont fans de musique. Jusque là rien de très original. Sauf que Anna, Alex, Dana et leurs copains, loin des goûts classiques de leur âge, sont les groupies de Phoenix, des rockers roumains et presque sexagénaires dont les débuts de carrière remontent à plus de quarante ans ! Bercés dès leur plus tendre enfance au rythme rock-and-roll des musiciens de Nicolae Covaci, le leader du groupe, leur principal objectif est de faire des émules et d'arriver à convaincre leurs camarades de classe que la musique de Phoenix, c'est quand même bien mieux que les derniers arrangements techno du moment. « Ce qu'on voudrait, c'est que les jeunes comprennent qu'il existait quelque chose en Roumanie avant ce qu'on écoute aujourd'hui », explique Anna. « C'est important pour notre culture car Phoenix utilise des éléments de folklore roumain. C'est du vrai rock-and-roll, et c'est en roumain », surenchérit Mikaël. Et pour entraîner le maximum de gens à leur suite, Dana et les autres ne ménagent pas leur peine. Tous ont un même livre de chevet, celui de Nicolae Covaci, et sont imbattables sur l'histoire du groupe. « Nico est le seul qui soit toujours resté. C'est lui qui fait l'unité, qui donne le ton. En 1977, ils ont tous quitté la Roumanie, pour des raisons politiques ». Pourtant, les textes de Phoenix ne sont guère contestataires. « Non, c'est surtout leur attitude qui déplaisait. Il avaient des cheveux longs, ils s'habillaient en cuir. Et puis surtout, leur état d'esprit dérangeait. Ils étaient un peu Robin des Bois », explique Alex. Mikaël lui, s'occupe du site internet du fan-club : photos, commentaires, présentation des neuf disques enregistrés par le groupe... « On a des connexions de partout dans le monde, même de Taïwan », se félicite-t-il. Chose étrange, ni les uns ni les autres n'ont encore assisté à un concert de leurs idoles. Ce sera bientôt le cas, du moins l'espèrent-ils. En juin prochain, Phoenix devrait se produire à Bucarest, sur l'immense place devant la maison du peuple, pour un show gratuit où seront présents tous ceux qui ont fait le groupe, des fondateurs à aujourd'hui. « La difficulté est d'arriver à trouver l'argent nécessaire, on espère que les sponsors seront nombreux ». L'attente risque d'être longue mais vue la récompense attendue, tous sont prêts à prendre leur mal en patience pour retrouver, en live, l'esprit de Robin des Bois, on the rock !...

Réflexions à propos de Phoenix et de la vie à Bucarest quand on a 17 ans :

Anna : « J'ai commencé à écouter Phoenix quand j'étais une petite fille... avec mon père, qui les aimait beaucoup. Après cela, en grandissant, j'ai réalisé que je me retrouvais dans leurs chansons et que le message de leur musique était un choix de vie qui me correspondait. La vie progresse beaucoup pour les jeunes en Roumanie, au sens où nous avons de plus en plus de possibilités quand on sort de l'école, comme partout en Europe. C'est bien. Les gens sont plus ouverts d'esprit et c'est une bonne chose pour les jeunes de mon âge ».

Dana : « Ma vie à Bucarest ne correspond pas toujours à ce que j'ai envie de faire mais je suis sûre que je peux changer ça. Je suis étudiante et je suis confrontée aux mêmes problèmes matériels que mes semblables. Mais je suis quelqu'un d'optimiste, j'espère que je ne suis pas la seule, et je sais qu'ici en Roumanie, à Bucarest, je peux faire quelque chose pour que la vie soit différente, pour sortir, apprendre, travailler, comme n'importe quel autre jeune de n'importe quel autre pays. J'adore la musique de Phoenix parce que je crois que c'est un état d'esprit plus élevé, une attitude qui vaut la peine d'être suivie ».

Mikaël, dit Bobby : « Bucarest et une très grande ville et étudier ou faire sa vie ici n'est pas facile quand on ne travaille pas très dur. Phoenix m'aide à m'évader des problèmes quotidiens et je me relaxe avec une musique qui s'accorde parfaitement avec mon âme ».

Alex : « Phoenix c'est pour moi un style de vie, dans le plus pur esprit roumain, qui fait renaître les vieilles traditions sous un jour nouveau. C'est une bonne chose pour un groupe de rock d'être aimé par des jeunes gens et des années après, d'être aimé par les enfants de ses premiers fans... ça c'est Phoenix. C'était le chemin vers la liberté pour des générations pendant le régime communiste et aujourd'hui c'est le seul groupe roumain qui nous propose une musique qui soit à la fois enracinée dans la tradition, novatrice et de grande qualité ».



## Johnny Raducanu



### Pianiste de jazz

« Seuls le swing et le talent sont importants » !

73 ans cette année, son bob toujours vissé sur la tête, Johnny Raducanu est une véritable star en Roumanie. Pianiste, compositeur, arrangeur, professeur, sa réputation dans le monde du jazz a même largement traversé les frontières et jusque les océans. Mais ses concerts aux Etats-Unis n'empêchent jamais Johnny de retrouver ses fans, tous les dimanches soirs et tout en haut du Théâtre national, dans le club de jazz le plus fréquenté de la capitale roumaine, le « Laptaria enache ». « Nous avons ouvert ce lieu il y a douze ans, juste après la révolution, raconte Johnny. C'était l'endroit où les femmes de ménage du théâtre rangeaient leurs balais » ! Le piano y a trouvé sa place et Johnny son public. « Beaucoup de musiciens sont partis pendant le communisme. Le jazz était subversif parce que considéré comme une musique capitaliste. Moi je suis toujours resté et au final, je crois que Ceausescu appréciait ce que je faisais. Il avait besoin de moi alors il me foutait plus ou moins la paix ». A l'époque où le Conducator jouait les imprésarios nationaux, empochant 80% de ce que pouvaient gagner les artistes en concert, Johnny, comme ses collègues musiciens ou écrivains, était logé dans un immeuble qui leur était réservé. Il n'a jamais quitté ce petit studio où son piano droit et sa collection de modèles réduits de lampes à pétrole occupent à eux seuls deux des quatre murs. « Seuls mes voisins ont changé », constate-t-il un rien nostalgique. « Avant je pouvais jouer jusque tard dans la nuit. Personne ne disait rien. Mais maintenant... » Johnny n'aime guère parler de cette époque. « Vous ne pouvez pas comprendre. Ça ne sert à rien. J'ai fait mes études à Moscou et en tout, j'ai vécu 48 ans de communisme. Et je peux vous dire qu'à côté de Ceausescu, Hitler et Staline étaient des enfants de chœur. Mais vous ne pourrez jamais imaginer ce que c'était ». Johnny préfère jouer et improviser sur cet instrument qu'il a appris enfant mais qu'il a dû abandonner pour la contrebasse parce que, pendant la deuxième guerre mondiale, une bombe est tombée sur sa maison... et sur son piano. Ce n'est que 26 ans plus tard qu'il reprendra ses gammes : « Quand j'ai commencé à composer, la contrebasse ne me satisfaisait plus », explique-t-il. Depuis, il ne cesse de travailler, pour évoluer, pour être meilleur : « Dans le jazz, dit-il, il n'y a que deux choses importantes, le swing et le talent ». Johnny ne manque ni de l'un, ni de l'autre. Seul devant son piano, il ne cesse de faire jouer ses doigts, cerné par des photographies des pierres tombales de Brahms et de Beethoven, avec lesquels il avoue parler souvent. Et quand il lève les yeux de son clavier, c'est pour croiser les regards de ses idoles, Duke Ellington et Charlie Mingus, pour y puiser la force et continuer de remplir sa vie de la seule chose qui vaille vraiment la peine à ses yeux, la musique.

## Roxana Theodorescu



### Directrice de musée

Attention chefs -d'oeuvre !

Roxana Theodorescu est une femme passionnée. Directrice du Musée national d'art depuis 1994, elle ne cesse de se battre pour l'objectif qu'elle s'est fixé : sortir ce musée et les quelque 100 000 œuvres qu'il abrite de l'oubli ! Fermé pendant presque une douzaine d'années et plongé dans d'incessants travaux, le musée a en effet été l'objet d'une rénovation complète. La révolution de 1989 s'étant déroulée presque sous les fenêtres du bâtiment, les dégâts furent colossaux . « Nous avons aussi beaucoup souffert des habitudes imposées par Ceaucescu, comme de travailler six jours sur sept, le septième jour étant consacré à la découverte des travaux agricoles. Pendant tout ce temps, les gens ont oublié qu'ils avaient un musée, avec des œuvres magnifiques, et que la culture pouvait se conjuguer avec le plaisir », explique Roxana Theodorescu. Réouvert depuis deux ans maintenant, le musée occupe tout l'espace du magnifique palais construit en 1812 en plein cœur de la ville. On peut y admirer des œuvres majeures d'artistes aussi divers et reconnus internationalement que Le Greco, Rembrandt, Lukas, Van Eyck, Bruegel, Monet, Sisley et bien sûr Constantin Brancusi, l'enfant du pays (\*). « Très peu de gens savaient que nous avions ces collections. Avec la construction de la maison du peuple, Ceaucescu a imposé à tous une politique d'austérité extrêmement sévère : on ne prêtait plus à l'étranger, on n'était plus abonné aux revues... » Reste aujourd'hui à trouver un public à ces chefs d'œuvres, ce à quoi s'emploient les 380 employés. « C'est difficile, indique la directrice. On a très peu de moyens. Je ne peux pas doubler les équipes pour pouvoir faire une nocturne par exemple ». Mais la passion de tous commence à porter ses fruits. Un gros effort a été fait en direction des enfants, avec entrée libre le mercredi et des ateliers-découverte. De plus en plus de toiles sortent des frontières du pays pour des expositions à l'étranger... Roxana Theodorescu déborde de projets. Voir ses concitoyens retrouver le chemin du musée est son plus grand plaisir et sa plus grande motivation pour continuer à aller de l'avant.

(\* ) Les expositions "Brancusi photographe", "Mot à mot - image et écriture dans l'art belge", Antoine Bourdelle" et "Les couleurs du jardin dans le paysage roumain" y sont présentées au moment du XIe sommet de la Francophonie (septembre 2006)